

Putain de guerre !

Une fois déclarée, la guerre amenait son cortège de privations et de misères. Cette période, entre 1940 et 1945, fut la pire à traverser. J'étais encore bien jeune mais elle reste gravée dans ma mémoire et dans mes entrailles car nous vivions à la fois dans la crainte et le dénuement.

À partir de 1940 mes souvenirs se font en effet plus précis, certainement liés à l'environnement familial de l'époque. Je me souviens ainsi de l'exode de juin 1940. Il a fallu partir à pied vers les zones dites « libres ». Du fait que nous étions une famille nombreuse, et que nous avions aussi un grand-père âgé de soixante-huit ans, nous avons obtenu le droit d'emprunter un cheval attelé à une carriole réquisitionnée par l'armée allemande. Avec toute la famille, agrandie des grands-parents et d'une tante, vieille fille, nous étions obligés de marcher car la carriole était réservée aux plus anciens, mes grands-parents, et parfois à ma mère qui venait d'accoucher, le 28 avril, de mon dernier frère. Je me souviens d'un vieux landau qui faisait partie du voyage, destiné au dernier mioche âgé de deux mois, trainé par les plus âgés. Dans la charrette se trouvaient quelques aliments de première nécessité tels que des pommes de terre et aussi des couvertures. Le long des routes que nous avons empruntées, mon père, ou mon frère aîné,

allait traire une vache dont le lait était notre première nourriture. Dans les commerces, déjà dévalisés, les plus grands allaient chercher les quelques marchandises restantes dans les rayons ou les réserves. De passage dans les fermes nous pleurions pour l'achat de quelques œufs ! Nous avons fait environ 150 à 200 km, en quinze ou vingt jours. Il n'était pas rare qu'on doive s'embusquer dans des fossés bienvenus et se cacher dans les bois, ou même une fois dans une église, pour y passer la nuit afin d'éviter les mitraillages par les avions !

Le passé syndical et politique de mon père faisait peser de grands risques sur toute notre famille. Dès le début de cette guerre, il a dû faire en sorte de le dissimuler, de le faire oublier car à plusieurs reprises les boches ou la milice ont essayé de le prendre en défaut, de voir s'il n'était pas en possession de tracts ou de journaux autres que ceux autorisés par le régime de Vichy. Ils l'auraient sinon envoyé en Allemagne dans des camps spécialisés, où beaucoup de ses connaissances se sont retrouvés faute de n'avoir pas pris assez de précautions. Comme il disait dans ces moments difficiles :

– C'est encore tous ces collabos qui me dénoncent, ces capitalistes qui veulent la peau de ceux de 1936 !

Il n'était pas question de faire confiance à ses voisins et même à sa propre famille...

Tout l'approvisionnement était réglementé par des tickets de rationnement qui donnaient droit à des petites portions suivant l'âge. Ma mère confectionnait des petits sacs pour chacun de nous puis, quand venait le moment

de la distribution, elle y mettait nos rations de pain et nous les confiait. Mon père et mon grand frère avaient pu retrouver un emploi de tâcherons dans les bois. Sur chacune des rations une petite part était prélevée et leur était destinée, pour qu'ils puissent tenir le coup, car si ce travail leur permettait de se faire oublier des charognards et de gagner un peu d'argent, il était très pénible, pour ainsi dire : de bagnards.

Quelle chienne de vie ! Nous étions obligés de manger encore et encore des patates, même à des sauces variées, nous arrivions à saturation de cette bouffe toujours semblable ! Comment faire comprendre cette injustice à notre marmaille quand d'autres enfants pouvaient manger à leur faim, se glisser au chaud sous d'épaisses pèlerines et porter des chaussures confortables alors que nous n'avions pas d'autre choix que de porter les fringues usées de nos aînés, de plus en plus raccommodées par notre mère au long d'interminables veillées ? Combien de fois ai-je vu ma mère étendre notre linge sur une corde au-dessus de la cuisinière, pour que nous puissions repartir à l'école dans des habits propres et repassés ! Je ne saurais dire à quelle heure, tardive, elle se couchait... La seule chose dont je me souviens, c'est que le matin notre déjeuner était prêt et que nos sabots, bien au chaud devant la cuisinière, nous attendaient quand elle venait nous réveiller.

Plus d'une fois dans la journée, nos boyaux se tor-daient de faim alors que nos copains avaient droit à de copieux goûters, certes pas des fines gourmandises, qui

n'existait pas à cette époque, mais avec de bons morceaux de pâté, de saucisson, de fromage, accompagnés d'un bon pain blanc fait maison. Il faut dire que nous étions dans une des régions les plus riches de France, par son vignoble et sa diversité de cultures.

Mais une différence énorme se constatait alors entre les riches et les pauvres. Il n'existait pas de juste milieu. Malgré tout son courage, sa volonté, son ardeur à la tâche, un ouvrier n'arrivait pas à vivre décemment. Nous l'avons su plus tard, bien sûr, mais un cultivateur pouvait mettre de côté quelques quintaux de blé ou tout autre produit de sa ferme pour les échanger contre d'autres marchandises. Cela s'appelait tout bonnement du « marché noir ». Bien souvent, pour que les boches ferment les yeux sur ces petites combines, ils étaient les premiers servis. Parmi les pires combinards qui les ravitaillaient étaient ceux qui n'hésitaient pas à aller voler dans les poulaillers et les clapiers des gens de la campagne. Un matin, nos lapins, plus de soixante, et toutes nos poules, vingt-cinq, avaient disparu ! Ce trafic était d'une ampleur inimaginable. Mais il fallait faire avec.

Nous devons être nés sous une mauvaise étoile... Pourtant, malgré notre condition, nous gardions quelques motifs de rester fiers de notre existence : pendant cette période de l'occupation quelques instituteurs ou institutrices nous citaient en exemple pour notre

propreté, notre politesse. Ils faisaient aux autres des leçons de morale en nous désignant :

– Regardez les enfants de cette famille nombreuse... Prenez exemple sur eux !

Combien de fois ai-je surpris ma chère mère pleurer en silence quand nous évoquions devant elle ces éloges ! Je suis persuadé qu'elle s'était épuisée pour nous élever dans la dignité malgré les sérieux handicaps auxquels elle était confrontée. La tendresse que certains de ses enfants lui témoignaient asséchait quelque peu ses larmes. La parole de ces éducateurs restait une maigre consolation quand par ailleurs on ne mangeait pas à notre faim, qu'on se faisait bousculer et harceler à la sortie des écoles par les enfants imbéciles d'une bourgeoisie puante, en se faisant traiter de « salauds de pauvres », ou de « mécréants ». Je me souviens, en récréation, avoir été menacé par la mère d'un de mes camarades de jeux car son béret avait été la cible d'un projectile volant et quelque peu malmené par une dizaine de copains de ma classe. Comme j'étais le plus vulnérable en raison de notre faible condition sociale, cette femme, haute comme trois pommes mais néanmoins hargneuse, m'avait attendu à la sortie de l'école pour me réclamer sous la menace de lui rembourser le fameux couvre-chef de son merdeux...

Je suis persuadé qu'une justice immanente existe, car à vingt ans, quand ceux de mon âge partaient en Algérie pour « défendre la France », ayant été reformé, je suis allé sulfater chez ces cons, pour remplacer leur fils chéri.

Petite ou grande revanche personnelle, selon comment on l'interprète !

J'ai le souvenir qu'en 1942, le premier fils de ma mère, Albert, âgé de dix-neuf ans, a été envoyé en Allemagne dans un camp de travail obligatoire. Il sera finalement affecté en Tchécoslovaquie pour une période de cinq ans, où il survivra bien souvent en se nourrissant seulement d'orties. Il ne portait pas le même nom que nous car ma mère l'avait eu d'un premier mariage dont étaient issus un garçon, cet Albert, une fille, Paulette et un autre enfant, mort-né. Son premier mari, Ernest, était décédé d'une leucémie à l'âge de vingt-neuf ans. Elle m'avait raconté qu'elle avait été heureuse en sa compagnie même si sa vie avait commencé chichement, avec pour seuls meubles une table et deux chaises. Sa mère a dû rester proche d'elle mais ses modestes moyens ne lui permettaient pas de lui apporter beaucoup plus de soutien, à part peut-être la garde de ses enfants. Ce qui m'avait choqué le plus, c'est quand elle me disait qu'elle avait réussi à ramener de la maison de champagne où elle travaillait deux caisses en bois de 25 bouteilles pour s'en servir comme tables de nuit. Pour évoquer cette période, elle disait avec humour et philosophie :

– Mes premiers meubles, c'étaient mes enfants mais nous étions quand même heureux !

Ernest, dit « Nénesse » avait été son premier amour, très gentil et attentionné, et qui partageait avec elle

toutes les tâches. Elle aimait beaucoup ses beaux-parents. Je les ai connus dans mon enfance, nous allions jouer chez eux, rue de Champrot, je crois, à Épernay. Ce papy était peintre, il a fait les peintures chez mes parents.

Ma mère éprouva à la fois un grand soulagement et une amère douleur en revoyant mon demi-frère Albert à son retour de captivité : il ne pesait plus que 35 ou 40 kg. Il fallut des mois et même des années pour qu'il parvienne à s'insérer dans une société où il restait encore difficile de trouver sa place pour vivre. Après ces années noires, il obtint un travail dans les caves. Malheureusement, les privations et l'éprouvant labeur endurés pendant ces années de captivité ont dû accélérer sa disparition prématurée, à l'âge de quarante-sept ans, d'une leucémie je pense. Il laissait trois enfants en bas âge : deux garçons, Yves et François et une fille, Dominique.

Cette guerre n'en finissait pas. Jour après jour elle détruisait des familles, supprimait ici un père, là un ou deux frères, un oncle, un cousin, tant d'hommes qui disparaissaient dans la tourmente... Une fois qu'elle fut terminée, les corps des soldats tués au front étaient rapatriés dans leur village natal. Combien il était émouvant d'assister aux cérémonies d'hommage, en présence de tous les enfants des écoles qui y participaient ! Les larmes coulaient silencieusement sur tous les visages... Les défunts qu'on descendait en terre étaient de la famille de l'un ou de l'autre de nos copains. Par chance, la

nôtre fut épargnée par ces deuils. Peut-être le destin avait-il eu pitié de nous en voyant la part de malheur que nous avions déjà connue sans ces tueries ?

Toutefois, si cette guerre n'avait pas fait de victime directe dans notre famille proche, après l'exode un accident avait coûté la vie à mon grand-père. Avant de devoir rendre le cheval et la carriole, aidé par mon père, il avait profité de cet attelage pour rentrer des sarments de vignes, stockés depuis le printemps dans les galipes mais, au cours du charroi, le chargement s'est renversé dans un fossé et mon grand-père a été écrasé par la charrette, trouvant ainsi une tragique fin, à soixante-huit ans.

Plus le temps passait, plus la liste des disparus inscrits sur le monument aux morts s'allongeait. Longtemps, lors des cérémonies commémoratives, pour toutes les familles touchées par cette abominable boucherie et pour nous les jeunes, la phrase « Mort pour la France » a été synonyme de malheur et notre génération a gardé pendant des années de la rancune et même de la haine envers les Allemands.

Le Noël des pauvres

Peut-être que face à cette triste réalité, la période noire de l'Occupation nous a finalement aidés à supporter nos propres misères.

Bien sûr, comme tous les enfants, et parce que les contes sont bien faits, nous avons cru au père Noël jusqu'à un certain âge, mais combien de Noëls avons-nous passés en espérant apercevoir ce personnage providentiel !

Au moment des fêtes de fin d'année, les petites bougies allumées dans le sapin scintillaient et des mandarines étaient suspendues aux branches. Il y avait des petits gâteaux secs enveloppés dans du papier aluminium, récupéré de tablettes de chocolat depuis des mois pour la circonstance. Nous n'étions autorisés à manger chacun une de ces gourmandises qu'à l'occasion de ces veillées. Pourtant, la déception était toujours présente au rendez-vous alors que dans d'autres chaumières étincelaient tant de choses merveilleuses...

L'essentiel pour nous était de pouvoir nous réunir et de fêter à notre manière le Noël des pauvres. Nous arrivions cependant à nous faire plaisir en transformant un simple morceau de bois, une boîte de camembert ou tout autre objet en un jouet merveilleux, selon l'imagination de chacun. Une bobine de fil avec un élastique faisait un parfait petit tracteur ou nos ardoises